

4 euros

Le Bulletin

revue trimestrielle



Linder

mars 2013

numéro 41



**Siège social :**

57 avenue des Ternes 75017 Paris

Ccp du Syndicat : 1293-15R PARIS
Cotisation annuelle incluant
l'abonnement au bulletin : **46 euros**
Droits d'admission : 40 euros

Dépôt légal 1^{er} trimestre 2013
ISSN 0752-3076
COMMISSION PARITAIRE 0410 S 07288

REPRODUCTION INTERDITE
DE TOUT ARTICLE SAUF ACCORD
AVEC LA PRÉSIDENCE

Crédit couverture : Cakewalk balletomane, 2010
Collage sur page de magazine ©Linder

votre attention **Syp !**

Toute la **correspondance** doit être adressée
à la présidente,

MARIE-DANIELLE BAHISSON
57, avenue des Ternes 75017 Paris

Le Bulletin

Revue trimestrielle éditée
par le Syndicat des
Journalistes de
la Presse Périodique

Directeur de la publication
Marie-Danielle Bahisson

Rédactrice en chef
Marie-Odile Carpentier

Conception graphique et réalisation
ad.com / Pierre Duplan

Impression
K / Le Perreux-sur-Marne

Syndicat des Journalistes de la Presse Périodique

Bureau du Syndicat**Présidente**

Marie-Danielle Bahisson

Vice-présidentsMarie-Odile Carpentier
Jean Pigeon**Secrétaire générale**

Agata Kalinowska-Bouvy

Trésorier

Jean-Yves Jeudy

Trésorier adjoint

Jean-Louis Sternbach

Conseil syndical

Nadine Adam
Marie-Danielle Bahisson
Claudine Bargues
Raymond Beyeler
Simone Bonifaci
Marie-Odile Carpentier
Dominique Dumarest
Baracchi Tua
Paul Dunez
Pierre Duplan
Jean-Yves Jeudy
Agata Kalinowska Bouvy
Jean Pigeon
Gilbert Pineau †
Pierre Ponthus
Georges Robert
Jean-Louis Sternbach

Syndics honorairesJeanne-Marie Declide
Hugo Harrang

merci !

Seule la **cotisation annuelle** de 46 € doit
être envoyée au trésorier,

JEAN-YVES JEUDY
13, villa Bellevue 75020 Paris.

Éditorial

« Je pense aux
écrivains, poètes,
historiens, juristes,
hommes de loi,
artistes, etc. qui sont
parmi nous et qu'il
faut honorer. »

Sommaire

**Des nouvelles de
nos confrères**
Page 4

**Le billet de
la présidente**
Page 5

A voir
page 6

A lire
page 9

Décryptage
Page 11

Histoire
Page 14

**Les coups de cœur
de Nadine**
Page 16

Nos droits
Page 17

En balade
Page 18

Au milieu des remous que connaît, et nourrit aussi, la presse écrite – papier et numérique –, j'ai eu envie d'aller voir les publications qui se font à côté des grands supports de la presse classique. Il y a une nécessité me semble-t-il, de chercher un peu d'air frais, loin de réactions quelquefois épidémiques, partisans, ou démagogiques. Nous sommes tellement submergés, quelquefois à notre corps défendant, par un flux constant de nouvelles qui ne sont pas toutes à prendre pour argent comptant, et avec lesquelles on voudrait garder ses distances, qu'on éprouve le besoin d'une p(l)age de distance et de calme. Je ne veux pas dire par là qu'il faut fermer les écouteilles et ne plus être à l'écoute des événements. Non. Je parle de la possibilité de prendre un peu de recul, dans un esprit d'analyse et de réflexion, pour avoir un regard plus objectif et plus serein sur les sujets abordés. J'ai donc lu attentivement un certain nombre de ces publications, pour la plupart très récentes, voire nouvelles. Il y en a sûrement d'autres, dont vous pourriez vous faire l'écho. J'ai écarté les parutions liées à la politique, à la religion, à des sujets très spécialisés. J'ai privilégié ceux dont la lecture m'a semblé pouvoir intéresser un public un peu large, comme les membres d'une famille par exemple. Ce numéro de notre Revue consacre huit pages à la lecture, sous des angles différents. Le débat livre papier-livre numérique continue. Les amoureux du papier le disputent aux voyageurs... Vous y retrouverez aussi une grande époque du cinéma italien, grâce à la lettre de Rome de Dominique Ba-

racchi Tua ; des expositions fortes et très contemporaines qui nous « interpellent sur bien des aspects de la vie moderne », qui pratiquent « le second degré » ; un rappel bref mais pertinent par Georges Robert, de l'histoire de la citoyenneté européenne. Nous allons former un comité de rédaction pour repenser, choisir, bâtir un Bulletin qui vous donne envie de le lire ! Nous veillerons à écarter les textes directement importés de wikipédia ou d'autres parutions, ou déjà publiés ailleurs, ou qui ne correspondent pas à notre attente. Il ne faut pas oublier que ce Bulletin est déposé à la BnF et que l'on tient à ce qu'il soit jugé avec respect. Il faut une exigence si l'on veut que notre Syndicat perdure. Il n'est pas juste une association de gens de bonne compagnie. Le passé lui a donné des membres célèbres ; le présent aussi, même s'ils sont discrets. Je pense aux écrivains, poètes, historiens, juristes, hommes de loi, artistes, etc. qui sont parmi nous et qu'il faut honorer. Je ne désespère pas de voir leur signature un jour prochain dans ces pages...

Nous aimerions également avoir des contributions de nos amis de province ; qu'ils nous informent de ce qui se passe dans les régions françaises, de ce qui les a intéressés, choqués, émus, de ce qu'ils aiment et ce qu'ils font. Continuez à nous tenir informés de vos activités, nous sommes toujours soucieux de maintenir les liens entre nous, autant que de vous étonner et de vous divertir. ■

Marie-Odile Carpentier
mardile@orange.fr

Des nouvelles de nos confrères

De Savoie, notre ami Jean-Luc Favre, nous informe de ses activités et parutions, dont nous nous faisons bien volontiers l'écho.

À l'occasion du « 35^{ème} anniversaire de la disparition d'André Malraux », sous les patronages du ministère de la Culture et de la Communication, de l'Éducation nationale, de la Défense et des Anciens combattants, la commune de Bourg-Saint-Maurice/les Arcs, a reçu, avec, l'aide du Service culturel et de Jean Luc Favre, secrétaire général adjoint et chargé de mission auprès de l'Association Amitiés Internationales André Malraux, du 15 février au 15 mars dernier, l'exposition « André Malraux, d'hier à aujourd'hui ». 17 panneaux retraçaient l'œuvre de l'écrivain, mais également du résistant, critique d'art et homme politique. Cette exposition était accompagnée de sculptures d'Olivia Gentilini, ainsi que des films d'Anne Imbert et Jean-Marie Drot

Parutions

Jean-Luc Favre

Lettre ouverte au président courage, éditions Les Lettres du Temps (Documents), 2012, 17€.

« Le « Vivre ensemble » apprend beaucoup ! Et c'est justement ce fameux « Vivre ensemble » qui vivifie les esprits et les actes. Ce socle commun qui définit partiellement la République et qui nous porte vers l'avant dans un souci de solidarité et de partage.

Le Registre (anima causa), Les Lettres du Temps (Poésie), 22€. Concept linguistique et sémantique, cet ouvrage se veut une introspection poétique et philosophique. Il se compose de 800 aphorismes, rédigés autour de trois thèmes : la Courbe de l'errance, la Courbe du désastre et le Corps Marchand, avec pour conclusion fulgurante : la crise profonde de l'acte créateur, dans un monde disloqué par les nouvelles technologies mortifères. *Le Registre (anima causa)* prend sa source dans la métaphysique occidentale du VI^e av. JC, en se référant au philosophe Héraclite et au poète Parménide.

Rimbaud de sang, éditions Les Lettres du Temps (Poésie), 15€. Long poème en prose dédié à Sylvestre Clancier, poète et homme de lettres, président honoraire du P.E.N. Club français, qui se veut dans le même temps un clin d'œil à Arthur Rimbaud, comme aussi bien prenant la forme d'un réquisitoire ironique, avec en arrière fond le déclin post contemporain de la forme poétique comme genre littéraire à part entière. L'auteur a également imaginé une correspondance fictive du poète Arthur Rimbaud avec ses proches, dont certains extraits significatifs sont retranscrits dans ce livre...

Nous avons appris avec une profonde tristesse la disparition de Jean-Yves Simoneau, fils de notre confrère et ami Jean-Maurice Simoneau. Nous exprimons à ses parents, à sa famille, nos condoléances les plus sincères ainsi que nos sentiments très amicaux.



Expositions

Du Sud-ouest, en plus de son œuvre de « faiseur de boîtes », Paul Duchein partage son temps entre les expositions qu'il monte et celles dont il est le sujet...

Au musée Ingres, à Montauban, du 12 avril au 12 juin 2013, l'exposition « Coups de cœur » montrera de nombreux artistes, parmi lesquels Aguayo, Amado, Benrath, Clerté, Loubtchansky etc., confrontés à des objets d'art populaire et d'art premier. « Nous vivons un temps où la mode et le marché de l'art créent une sélection arbitraire entre les artistes car l'argent est omniprésent dans le domaine de l'art. (...) Nous sommes donc, sans doute, des insoumis car nous avons toujours cherché à privilégier des artistes qui, dans des conditions souvent difficiles, tentent de donner naissance à un univers qui est le leur (...). Nous avons choisi de faire cohabiter ces créations avec des œuvres d'art premier et des objets d'art populaire, tous répondant à des coups de cœur (...). Ce sont là des incitations au rêve en des temps où l'on ne rêve plus beaucoup... ». Paul Duchein, extraits de la préface du catalogue.

Lauzerte, merveilleux village fortifié du Tarn-et-Garonne, présente du 20 avril au 20 juin 2013 un choix des œuvres de Paul Duchein couvrant plus de « 50 ans d'imaginaire ».

Le billet de la présidente

J'ai également une pensée émue pour Yvonne Renard, épouse d'un de nos défunts Présidents, marraine de Jean Pigeon et également ma marraine de confirmation.

Je n'oublierai pas non plus celle connue sous son nom de plume : Josée Vidal (épouse du Président Douvillé), qui, pendant de très longues années, fut une Secrétaire Générale entièrement dévouée à sa tâche. Comme Yvonne Renard, qui tint à bout de bras la Mutuelle du SJPP, elle aura été, durant la maladie qui emporta son mari, l'âme de notre Syndicat et plusieurs d'entre nous peuvent encore en témoigner.

Les femmes du SJPP

Je voudrais aussi saluer le travail effectué par celles qui ont été élues au sein du Conseil : Jeanne-Marie Declide qui durant de nombreuses années a su promouvoir le SJPP dans les plus hautes instances, Claudine Bargues, très présente et toujours très bonne conseillère, Dominique Dumarest Baracchi Tua qui nous charme par ses récits rapportés d'au-delà de l'Hexagone, Nadine Adam qui avec sa pluie d'anges et d'amour nous permet d'aller au-delà du réel, et bien sûr Simone Bonifaci discrète et encourageante, n'hésitant pas à mentionner « Guy aurait été content », ce qui pour nous sonne comme le plus bel éloge. Et puis il y a notre Bureau. Notre Agata, primesautière, toujours d'attaque, dynamique. Même quand le sort essaie de la clouer chez elle lors des incidents de la vie, chacun de nous recevra sa carte du SJPP ! Marie-Odile Carpentier, notre chère Vice-présidente et indispensable Rédactrice en chef... Que d'améliorations ont été réalisées grâce à elle et à son comité de rédaction ! Travail qui pourtant n'est pas toujours facile, notamment lorsqu'il faut im-

poser, fermement mais avec la diplomatie et la gentillesse dont elle sait toujours faire preuve, une ligne éditoriale à notre Revue, élément essentiel de notre syndicat. Je saluerai également notre Censeur, Claude Bouchardy, de plus en plus présente dans l'action que nous menons, toujours volontariste. Je terminerai, non pas en m'arrêtant sur ma petite personne, mais pour émettre deux souhaits. Le premier serait que nos « hommes » du SJPP qui nous complètent si bien, aient la patience de nous supporter lors de réunions parfois un peu véhémentes... et se montrent compréhensifs ! Le deuxième serait que lors du renouvellement du Conseil qui aura lieu l'année prochaine, plus de femmes soient élues. Mais que nous soyons femme ou homme, à chacun d'entre vous, je dis merci pour le travail que vous faites et le temps que vous mettez à la disposition de notre si belle famille réunie grâce au SJPP! ■

Notre Vice-président, Jean Pigeon, a tenu à ajouter ceci : « S'agissant des femmes du SJPP, que l'on m'autorise à exprimer toute la reconnaissance due à notre Présidente actuelle, Marie-Danielle Bahisson, qui a bien voulu succéder à Guy Bonifaci et qui exerce avec doigté et une aisance remarquable sa fonction ; je peux en porter témoignage et lui renouveler ici mon affection qui est aussi celle du Conseil. »

Non, mon billet concernera l'hommage que je souhaiterais rendre aux femmes du SJPP, tout du moins à quelques-unes d'entre nous... D'avance, je vous demande beaucoup d'indulgence car en pratiquant cet exercice périlleux, je vais certainement commettre des oublis impardonnables !

D'abord, je pense à celles qui nous ont quittés. Le plus récemment dans mon esprit : Christiane Rafaitin, notre regrettée Trésorière qui, avec notre non moins regretté Guy, formaient jusqu'aux dernières élections (ou presque), le pilier de notre Syndicat.

«...Guy aurait été content...»

Je voudrais aussi saluer le travail effectué par celles qui ont été élues au sein du Conseil : Jeanne-Marie Declide qui durant de nombreuses années a su promouvoir le SJPP dans les plus hautes instances, Claudine Bargues, très présente et toujours très bonne conseillère, Dominique Dumarest Baracchi Tua qui nous charme par ses récits rapportés d'au-delà de l'Hexagone, Nadine Adam qui avec sa pluie d'anges et d'amour nous permet d'aller au-delà du réel, et bien sûr Simone Bonifaci discrète et encourageante, n'hésitant pas à mentionner « Guy aurait été content », ce qui pour nous sonne comme le plus bel éloge. Et puis il y a notre Bureau. Notre Agata, primesautière, toujours d'attaque, dynamique. Même quand le sort essaie de la clouer chez elle lors des incidents de la vie, chacun de nous recevra sa carte du SJPP ! Marie-Odile Carpentier, notre chère Vice-présidente et indispensable Rédactrice en chef... Que d'améliorations ont été réalisées grâce à elle et à son comité de rédaction ! Travail qui pourtant n'est pas toujours facile, notamment lorsqu'il faut im-

poser, fermement mais avec la diplomatie et la gentillesse dont elle sait toujours faire preuve, une ligne éditoriale à notre Revue, élément essentiel de notre syndicat. Je saluerai également notre Censeur, Claude Bouchardy, de plus en plus présente dans l'action que nous menons, toujours volontariste. Je terminerai, non pas en m'arrêtant sur ma petite personne, mais pour émettre deux souhaits. Le premier serait que nos « hommes » du SJPP qui nous complètent si bien, aient la patience de nous supporter lors de réunions parfois un peu véhémentes... et se montrent compréhensifs ! Le deuxième serait que lors du renouvellement du Conseil qui aura lieu l'année prochaine, plus de femmes soient élues. Mais que nous soyons femme ou homme, à chacun d'entre vous, je dis merci pour le travail que vous faites et le temps que vous mettez à la disposition de notre si belle famille réunie grâce au SJPP! ■

Notre Vice-président, Jean Pigeon, a tenu à ajouter ceci : « S'agissant des femmes du SJPP, que l'on m'autorise à exprimer toute la reconnaissance due à notre Présidente actuelle, Marie-Danielle Bahisson, qui a bien voulu succéder à Guy Bonifaci et qui exerce avec doigté et une aisance remarquable sa fonction ; je peux en porter témoignage et lui renouveler ici mon affection qui est aussi celle du Conseil. »

Notre Vice-président, Jean Pigeon, a tenu à ajouter ceci : « S'agissant des femmes du SJPP, que l'on m'autorise à exprimer toute la reconnaissance due à notre Présidente actuelle, Marie-Danielle Bahisson, qui a bien voulu succéder à Guy Bonifaci et qui exerce avec doigté et une aisance remarquable sa fonction ; je peux en porter témoignage et lui renouveler ici mon affection qui est aussi celle du Conseil. »

Marie-Danielle Bahisson



À voir

L'apparition des images

Le temps présent est-il celui de l'image au second degré, celui de la création dans le processus même de son apparition ?



Juliana Borinski,
(LCD copper plate)

« L'obsolescence de la photographie argentique, trop rapidement tracée, signifierait la disparition du lien entre la représentation et la matérialité »

En opposition avec l'engouement des expositions et du marché du tirage photographique et non sans une multiplicité de contradictions, la déclinaison publicitaire des qualités des appareils numériques et des applications pour téléphones et tablettes forge l'idée et le désir d'une créativité directe et mimétique, sans intermédiaire et sans autre procès que la volonté de tout un chacun devenu artiste. L'obsolescence de la photographie argentique, trop rapidement tracée, signifierait la disparition du lien entre la représentation et la matérialité, entre le protocole et la révélation lumineuse en champs de signes. Audrey Illouz, commissaire de l'exposition *L'apparition des images*, démontre que notre époque est aussi celle de l'image

au second degré, de l'image interrogée dans les liens complexes entre le protocole imposé par le médium (l'exposition, la révélation et la fixation) et le processus de création, entre les pratiques conceptuelles et les pratiques de communication. D'entrée, par le choix des artistes et des œuvres comme par l'accrochage, Audrey Illouz joue avec les temps, ceux du médium et ceux du redoublement des mises en contexte, des contractions temporelles et de l'anachronisme fécond, multiplie les citations réinventées et les correspondances fertiles, stimule les déplacements et les transpositions. En invitation à la relecture du texte de Rosalind Krauss¹ sur « la nature réflexive et indicielle » de l'image, le car-

ton reproduit le portrait par Nadar où Charles Debureau mime l'enregistrement de sa propre photographie ; Lisa Oppenheim (*Heliograms*, 1876/2011), par l'exposition solaire de la reproduction négative des astrophotographies d'Henry Draper (1837-1882), en incorpore la trace lumineuse à la trace de la source lumineuse ; dans une tension entre l'écho aux rayogrammes de Man Ray et de la trace du mouvement sous surveillance, Eric Baudelaire (*Anabasis X-Rayograms*) piste l'empreinte laissée par les scanners des contrôles aéroportuaires ; Simon Starling (*Black Drop*) revisite avec humour les travaux de Jules Janssen sur le passage de Vénus devant le Soleil ; l'impression des bougies par le sténopé de Domi-

nique Blais (*Ring*) transpose en images l'écoute dans le temps de la *Tétralogie* de Richard Wagner. Les artistes font œuvre de la matière et du procédé photochimique. Au-delà de l'empreinte lumineuse développée dans un rapport de « causalité parallèle » à l'objet de la représentation, les artistes font aussi œuvre de la matière et du procédé photochimique, convoquant l'innovation créatrice et la réflexivité du dessin héliographique comme l'histoire industrielle de sa toxicité (Joseph Dadoune, *Box inside Square*). Sur la *Table sensible*, escortant la décomposition du spectre lumineux (*Tournage*), les *Brouillons* (*Esboralls*) de Blanca Casas Brullet révèlent les ombres de leurs plis par une fine couche d'argent ; les monochro-

mes de Jacob Kassay, réalisés par électro-galvanisation, exposent la répétition impossible et la perte liée à l'interprétation rejouée des reflets opaques, tandis que Juliana Borinski (*A photographer's nightmare*) pointe, à travers les phénomènes d'interférence (*LCD copper plate*), l'imperfection de la reproduction ; Diogo Pimentão (*Volume over Time*) éprouve les traces aléatoires de la volatilité des produits laissées par le geste. D'autres artistes explorent les aberrations de l'image, les limites de ce qu'on imaginait rendre visible par les appareils et les procédés photographiques, autant dans le domaine scientifique que dans l'occultisme (Sébastien Rémy, *The Voices from Space*) ainsi que les altérations chromatiques de

l'image (Meris Angioletti, *Danza macabra*). À scruter l'apparition de l'image photographique dans le détournement, le parasitage de son processus même, en dialogue constant avec son histoire, l'exposition opère les déplacements nécessaires à une réévaluation critique de sa pratique contemporaine comme de ses contextes technique, économique et culturel au temps de sa mutation. ■

Jean-Marie Baldner

L'apparition des images. Une proposition d'Audrey Illouz, janvier – mars 2013, Fondation d'entreprise Ricard pour l'art contemporain 12, rue Boissy d'Anglas 75008 Paris (<http://fondation-entreprise-ricard.com>)

1. Rosalind Krauss, *Le Photographique. Pour une théorie des écarts*, traduction Marc Bloch et Jean Kempf, Macula, 1990.



À voir



Linder. Femme/Objet

Comme son nom ne l'indique pas, Linder est une artiste femme pour ne pas dire une artiste féministe.

Ce nom dont elle se baptise en 1976 en invoquant John Heartfield, artiste allemand qui avait anglicisé son nom en 1916 pour protester contre l'anglophobie de ses compatriotes marquée d'emblée une volonté affirmée de rupture : double filiation, artistique et idéologique - John Heartfield, artiste proche de Dada, utilisait le photomontage pour créer des affiches politiques et réaliser des couvertures de journal ouvrier -. Autre référence à Dada déterminante, celle de Hanna Höch qui met déjà en scène la femme objet dans des photocollages faits au couteau (*La Belle Jeune Fille*, 1920) quand Linder a recours au scalpel. Plus proche, une autre artiste féministe, Martha Rosler qui dénonce dans ses collages et ses vidéos l'utilisation de l'image et de la place de la femme dans la société. Sur le dadaïsme se greffe la culture punk qui habite Linder, née à Wigan et ayant fait ses études à Manchester dans les années 1970.

Car Linder est une artiste complète, à la fois photographe, photomonteuse, musicienne, chanteuse, (dans le groupe Ludus qu'elle a formé avec le guitariste Ian Devine en 1978) vidéaste, performeuse ; ayant sculpté son corps

par la pratique du body building, elle le badigeonne de matières comestibles, comme au cours d'un concert de 1981 où elle se présente dans une robe constituée de têtes de poulets, de pattes et de viscères - Linder est végétarienne ! - en hurlant Women, wake up! Linder joue avec les échelles, avec les corps, avec les genres Le Musée d'art moderne propose la première rétrospective de cette artiste avec quelque deux cents œuvres faisant le tour des multiples aspects de sa création. Les photomontages sont particulièrement nombreux, déclinés par séries en noir et blanc ou en couleur - elle explique qu'elle les réalise à partir de photographies prises à la fois dans des magazines féminins et masculins - : femmes au corps trop parfait, nues ou portant une lingerie érotique, les lèvres agrandies, trop pulpeuses, surchargées de rouge à lèvres comme cette photo célèbre qui servit de couverture de pochette du disque des Buzzcocks *Orgasm Addict* (1977) où la femme est renversée, le corps luisant, les seins ponctués de deux grandes bouches gourmandes, le visage remplacé par un fer à repasser. Dans la série des ménagères, le visage de la femme se décline sous

toutes les variantes des appareils ménagers modernes ; dans la série des gourmandes ou des gourmands - car les hommes ne sont pas oubliés -, dans celle des femmes ou des hommes fleurs, plus ou moins érotiques, des gâteaux ou des fleurs remplacent le visage, le ventre ou le sexe - les danseuses sont plus sages - ; dans les photographies de couples, ici le sexe masculin est un pistil surdimensionné, là, la femme souriante se crève les yeux avec une énorme fourchette ; les animaux participent de ce jeu érotique dans *Animal Lovers*...

Linder joue avec les échelles, avec les corps, avec les genres. Ici, il faudrait citer Pierre Molinier, dont elle se réapproprie les photomontages, dans la série *Les Chamanes et leurs créatures* - et Nan Goldin ou Claude Cahun -, avec les mots, elle s'amuse et elle nous amuse, elle choque, et ce faisant, interpelle sur bien des aspects de la vie moderne, le statut de la femme, l'industrie pornographique, la société de consommation, le rôle des médias... ■

Claude Ughetto

Linder. Femme/Objet, février-avril 2013, Musée d'Art moderne de la ville de Paris / ARC, catalogue, Paris Musées, 2013.

À lire

Sur les chemins de l'Ankou en Bretagne

Entre souvenir des êtres disparus et appréhension face à un inconnu qu'on essaie de conjurer ou d'appivoiser, la mort, ou plutôt les morts, occupent, dans toutes les sociétés, une place importante dans le quotidien des vivants, leurs représentations, dans les cultes, les croyances et les superstitions. En Bretagne l'Ankou reste présent.

Daniel Giraudon, professeur à l'Université de Bretagne occidentale et chercheur au Centre de recherche bretonne et celtique, s'est intéressé aux rites, croyances et superstitions des Bretons autour de la figure de l'Ankou. Pendant plus de trente ans, il a baladé son magnétophone de ferme en ferme, en Armorique. Comme Anatole Le Braz, Ernest Renan, ou Charles Le Goffic avant lui, Daniel Giraudon a baigné dès son plus jeune âge dans les croyances qui entourent la mort en Bretagne. Autour de Loudéac, au cœur de la Bretagne, Ploumilliau, Cléden-Poher, Ploudiry, Landivisiau, Brasparts en Basse Bretagne... plus qu'ailleurs, on vit avec les défunts dont on partage l'intimité.

Nos parents et nos ancêtres ont gardé la mémoire des rites à accomplir, des gestes à ne pas faire, pour ne pas risquer de fâcher les morts et de s'attirer leur vengeance, témoigne cet ancien professeur d'anglais conteur à ses heures, qui a recueilli de savoureuses pages de « vécu » : des récits livrés bruts dans la langue d'origine (en breton, en gallo), des témoignages à faire froid dans le dos et qui en disent long sur les égards que les

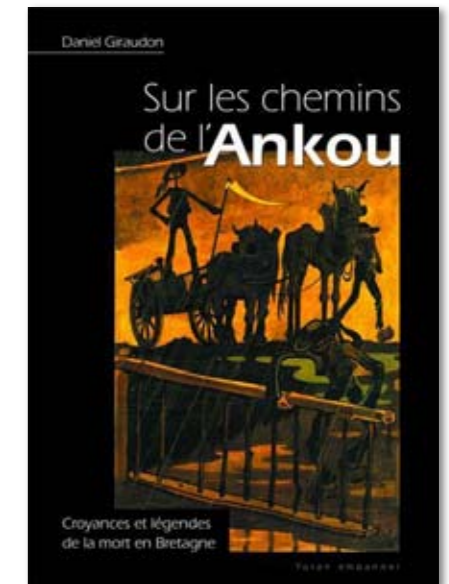
Bretons ont envers leurs disparus dans l'imaginaire collectif, et dont nous avons tous eu un écho dans notre jeunesse au pays.

Le grincement des roues caractéristique de « karigell en ankou », la charrette de la mort ; l'ouvrier de la mort personnifié, doté d'une faux, - équivalent de la Faucheuse -, d'un pic de fossoyeur ou d'une pelle ; le peuple des âmes défuntes nommées « Anaon », les « kannarezed noz », les lavandières de nuit ; les oiseaux de la mort venant frapper au carreau ; le bruit de pierres et les curieuses odeurs de cire, sont autant de mauvais présages et ont gardé leurs pouvoirs enchanteurs.

On allume des lanternes sur les murs des cimetières pour faciliter la déambulation des âmes. Dans les maisons, on prend soin de laisser couvrir un peu de feu sous la cendre pour le cas où le trépassé voudrait revenir se chauffer sur la pierre de son ancien foyer ; on dispose des crêpes sur la table. Ces attentions ne sont pas désintéressées. On croit beaucoup à l'aide que peuvent apporter aux vivants les ancêtres défunts. Ils sont les garants de la fécondité de la terre et des hommes. Beaucoup de films d'horreur reprennent cette thématique sans bien en saisir la signification : des noyés, des villes englouties, des fins du monde, des assassinés et des pendus, des revenants...

L'auteur a aussi écouté et remarqué tous les autres signes annonciateurs du trépas, les bruits insolites, le comportement et les cris des animaux, les pressentiments, les rêves prémonitoires, les apparitions, les hallucinations.

Il a croisé dans la pénombre des êtres fantastiques, plus terrifiants les uns que les autres. Il s'est trouvé en présence de cortèges funèbres



nocturnes, il a assisté des âmes en peine en attente d'une délivrance, il a constaté la présence constante des défunts parmi les vivants et le souci permanent de ces derniers de ne pas les mécontenter. Il a assisté à des veillées mortuaires et constaté que si la mort est source de chagrin, on savait également en parler avec un certain humour. Ce qui fait l'originalité de cet ouvrage consacré aux traditions populaires relatives à la mort, c'est l'abondance des récits livrés « bruts de décoffrage », avec une iconographie très proche du texte pour lui donner plus de force. Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur l'Ankou, sans jamais oser le demander se trouve dans cet ouvrage. ■

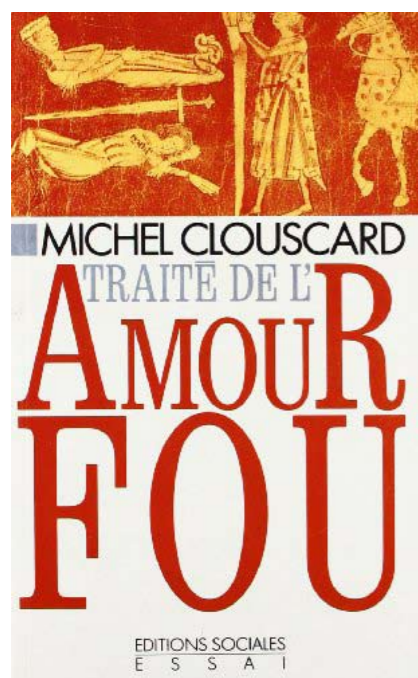
Jean-Claude Santier

Daniel Giraudon, *Sur les chemins de l'Ankou. Croyances et légendes de la mort en Bretagne*, éditions Yorann Embanner, 2012 384 pages - 35€.

À lire

Soixante ans après la parution de *L'amour fou*, d'André Breton, cela paraît une gageure d'avoir intitulé un ouvrage *Traité de l'amour fou*. Mais c'est une approche et une analyse bien différentes qui sont proposées ici, qui ont passionné - (what else ?) - Vanessa Biard et qu'elle nous fait partager. Michel Cloucard (1928-2009) était sociologue et philosophe, longtemps proche du parti communiste français ; il a développé une critique du libéralisme libertaire. NDLR

Traité de l'Amour fou – Genèse de l'Occident



Voilà, il y a des auteurs qu'on lit et dont on dévore les ouvrages comme on mange lorsque l'on a une fringale, trop rapidement pour savourer les parfums, mais jamais assez pour se rassasier. Car on passe d'une découverte, d'une illumination, à une autre, et on a envie d'arriver sans pour autant quitter le train...

En cette période de Carême, une étrange collusion s'est ainsi produite en lisant *Traité de l'Amour fou* de Michel Cloucard. À lire le titre, on risque de se méprendre en pensant à un essai inoffensif sur le mythe de *Tristan et Yseult*, à l'origine de l'amour courtois.

On se motive parce qu'on a déjà lu des ouvrages du même auteur, ou bien on se motive en prenant l'attitude d'un docte lecteur qui cherche à se cultiver, s'infligeant de ternes lectures au prétexte de pouvoir les citer.

Mais là, c'est une autre affaire qui se prépare au fil des pages. Le mythe de *Tristan et Yseult* n'est pas un conte mythique poussiéreux bon à animer les spectacles son et lumière pour les touristes blasés de châteaux en ruines. Cloucard nous explique comment ce mythe arrive au moment du passage de la tribu, du clan, à l'alliance de classes incarnée par le mariage hors de la tribu. Ça, c'est le politique. Il explique comment cette alliance (l'union du roi Marc et de la blonde Yseult) peut se produire grâce à l'intervention du fils adoptif, spirituel, Tristan. On passe du lien purement clanique à l'Autre universel.

Il nous fait comprendre comment Tristan arrache Yseult au système du Vieux Monde, clanique, en tuant son oncle auquel Yseult était promise, et comment cet arrachement, bouleversant pour Yseult, va produire cet amour fou entre Tristan et Yseult... pour faire un choix entre la répétition du Même, désir insatisfait, ou le dépassement dans un amour d'un autre ordre.

Car comment vivre cet amour physique en trahissant ainsi le roi Marc ? C'est-à-dire la loi, le père, l'ami, le mari ? De là, dit Michel

Cloucard, l'amour fou se heurte au principe de réalité. À l'interdit de classe. De là, après une fuite dans la forêt, dans la survie, c'est l'intervention, le pardon du roi Marc qui fera « ré-intégrer » Tristan et Yseult dans l'ordre.

Tristan sera marié à une autre Yseult et banni. Il rentre dans l'ordre. Mais blessé au combat, il fait chercher la blonde Yseult avant de mourir (dans la version Wagnérienne)... À partir de ce moment, l'auteur va nous faire découvrir comment ne pas mourir grâce à Psyché, Wagner et Rousseau. Et d'où le Christianisme devient compréhensible, et que la vraie laïcité n'est pas celle que l'on croit...

À lire sans retenue, c'est un banquet pour l'âme. ■

Vanessa Biard

Michel Cloucard, *Traité de l'Amour fou*. Éditions sociales Essai, (1993), 266 pages environ 15€.

Décryptage



Lire autrement

Il y a quelques années déjà, de nouveaux magazines -papier- ont fait leur apparition à côté des « news » classiques, des grands magazines « choc des images » et des féminins ou masculins de tout genre.

Je ne parle pas des magazines thématiques, déco, voyages, photo, etc. ni de ceux qui sont engagés, politiquement ou religieusement. *XXI* a été un précurseur. « *C'est le journal dont on rêvait tous un peu. Il s'appelle XXI, comme le siècle, et ose l'inverse de pratiquement tout ce qui se fait dans la presse aujourd'hui.* » en disait *Télérama* à sa sortie il y a cinq ans.

Son numéro 21 (janvier-février-mars 2013), inclut un Manifeste, tiré à part, qui résume en une vingtaine de pages remarquables et réconfortantes ce « en quoi ils croient : une certaine idée du journalisme ». Une version est disponible en ligne, www.revue21.fr Ils ont fait des émules, qui ont chacun sa personnalité, et en commun de prendre le temps d'aller au fond des choses, d'oser une réflexion hors des sentiers battus et de tenir la publicité à distance, voire de la refuser totalement. J'en ai choisi quelques-uns, il y en a sûrement d'autres, faites-le nous savoir...

UZBEK & RICA – LE MAGAZINE QUI EXPLORE LE FUTUR
Trimestriel, n° 4, déc.-janv.-fév. 2013, 82 pages, 5€. www.usbek-

et-rica.fr, pas de pub

Beaucoup d'illustrations dessinées inspirées par les images informatiques, une petite BD réjouissante et astucieuse.

Le magazine annonce la couleur : traverser les disciplines : environnement, géopolitique, nouvelles techno, culture, science, société, philosophie et économie. Autrefois proche du magazine Internet Owni, hélas définitivement fermé en décembre 2012.

Fondateur et directeur de la publication : Jérôme Ruskin, rédacteur en chef : Thierry Keller.

Ce numéro, analysant le(s) narcissisme(s), et notamment le succès du « développement personnel », va plus loin en souhaitant une forme d'« altruisme » et en suscitant paris sur l'avenir et échanges de points de vue. Leur formule : « Et si, demain ... ? »

Au sommaire, un excellent entretien avec Philippe Starck qui conclut : « Nous devons surtout être attentifs à la létalité du cynisme et de l'avidité. Il est moins important de percevoir avant les autres les évolutions de la société que de les imaginer complètement et de montrer toutes les facettes du possible. »

Un dossier sur les « nouveaux gourous ». Documenté, analytique, plutôt drôle et sarcastique, il prône la victoire du doute et du bon sens.

Le dossier intitulé « Vivre sur une autre planète ? » permet d'aborder des questions plus terre-à-terre, si j'ose dire. Et nous offre un rappel malin et pas inutile d'ouvrages classiques de science-fiction. Le fantasme et la science dialoguent avec humour et avec sérieux.

D'autres titres alléchants tiennent leurs promesses : Brève histoire de la finance, la Corée du Nord, L'infantilisation générale de la part de la RATP, la télé et même l'État, le « City branding », les objets du futur (qui existent déjà), le droit des robots, etc.

Jeune, dynamique, assez branché sciences, c'est stimulant pour les neurones et plutôt sympathique. L'idée générale est de ne pas subir les bouleversements de l'histoire humaine, mais de comprendre le monde qui vient, avec l'idée de protéger avant tout l'humanisme. Question subsidiaire : l'origine des noms d'Uzbek et Rica ne vous aura pas échappé, amis lettrés ?

Décryptage

KAIZEN – CHANGER LE MONDE PAS À PAS Bimestriel, n° 6, janvier-février 2013, 82 pages, 5,90 € kaizen-magazine.com

Beaucoup de photos couleur, 10 pages de publicité choisie dans l'esprit du magazine, « écologique ».

Directeur de la publication Yvan Saint-Jours, directeur de la rédaction Cyril Dion, rédacteur en chef Pascal Greboval.

Kaizen est un mot japonais qui signifie « changement bon » en même temps que « changement à petits pas ». Pas de révolution prônée ici, leur manifeste est de « donner la parole aux personnes qui portent les (r)évolutions que nous attendons, à ces initiatives pionnières qui, par leur simplicité et leur bon sens, nous offrent de nouveaux horizons, de véritables raisons de croire en l'avenir. »

Le magazine s'intéresse aussi à « l'âme humaine, au sens que nous donnons à nos vies, à nos capacités d'empathie et d'émerveillement, à notre profond désir d'être libres. » Et, cerise sur le gâteau : « Avec créativité, humour, légèreté et rigueur. » Il s'agit de « placer l'humain et la nature au cœur de nos préoccupations. »

Tout est dit ou presque. On trouvera des rubriques sur la société, la santé, l'économie, l'agriculture, l'habitat, l'énergie, l'éducation et la gouvernance vues à travers le prisme de l'écologie, du retour à la nature, de l'épanouissement personnel.

Un grand entretien avec Matthieu Ricard, intitulé Qu'est-ce que le bonheur ? donne le ton. Réponse en 5 pages... On trouvera aussi des articles sur les médecines alternatives, la médecine chinoise, l'alimentation, l'économie « bleue », etc. Le lecteur saura tout sur l'eau de bouleau, le miso et repartira d'un pas léger, muni également d'un « plan vert » pour ar-

penter Strasbourg, de recettes, de conseils et d'adresses pratiques. Ce n'est pas sectaire, c'est argumenté et précis. On peut tout de même trouver que c'est une vision du monde un peu par le petit bout de la lornette, mais cette opinion n'engage que moi.

Un Hors-série n°1 vient de paraître (janvier 2013), entièrement consacré à Pierre Rabhi, « gourou » du bio, du retour à la nature. Algérien (né en 1938), converti au christianisme et donc exclu de sa communauté musulmane, il s'est installé en France où il apprend l'agriculture et s'installe en Ardèche (en 1961) avec sa femme, française et bientôt quatre enfants. Il devient un spécialiste mondial de l'agroécologie. C'est un personnage au parcours singulier et riche.

L'ÉLÉPHANT - LA REVUE DE CULTURE GÉNÉRALE Trimestriel, n°1 janvier 2013, 160 pages, 15€ elephant-larevue.fr

Fondé par Jean-Paul Arif, et Guénaëlle Le Solleu. www.elephant-larevue.fr
La conception de cette revue se fonde sur deux idées bien nettes : la culture générale est indispensable, la mémoire est son corollaire. On trouvera donc aussi bien des articles sur tous les sujets (sans lien avec l'actualité) : histoire, sciences, philosophie, société, international, littérature, et des exercices de mémorisation, élaborés en relation avec le LEMC (Laboratoire d'étude des mécanismes cognitifs de l'Université Lyon II) et reposant sur la répétition, l'émotion et les jeux. C'est, me semble-t-il, une revue familiale qui peut intéresser tous les âges. Les articles sont un peu inégaux ; la page « À qui appartient le rectangle », m'a paru plus originale et plus élaborée par exemple, que les articles autour de Proust, « Entretien posthume avec Mar-

cel Proust », et « À la Recherche du temps perdu, la madeleine a 100 ans », que j'ai trouvés plus banals et un peu décevants, sans doute parce que je fréquente Proust et ses amis depuis longtemps... Il faudrait demander son avis à un lycéen. Les jeux de mémoire m'ont paru un peu simples aussi, mais c'est peut-être bon signe en ce qui concerne la mienne ! Tant mieux. J'ai aimé que les articles abordent des sujets très variés, comme le Big bang ou la cartographie, et qu'ils soient faciles à lire.

TANK – LA REVUE DE TOUTES LES COMMUNICATIONS. Trimestriel, n°3, Hiver MMXIII, 149 pages, 14€

www.tankpresse.eu
Assez luxueux, moins de 10 pages de publicité.

Rédactrice en chef Laurence Houdeville et de nombreux contributeurs. www.tankpresse.eu
Une Carte blanche donnée à David Droga, grand publicitaire américain : « Advertising is at the intersection of everything », suivie d'un article fouillé sur cette assez mystérieuse Cité de la Mode et du Design qui a posé sa longue coquille verte sur le quai d'Austerlitz. Et surtout, un dossier très passionnant de plus de 50 pages sur le thème « Normalité-anormalité » abordé par un philosophe, un sociologue, le rédacteur en chef de la revue « Recherches & Éducatives » ; vu d'un point de vue commercial, politique, des « super-héros », allant jusqu'au « communicant » (en pub, à la télé), la musique, Lady Gaga et la télé-réalité, l'anormalité en spectacle... De quoi lire, apprendre, réfléchir. Également, un dossier qui pose les bonnes questions sur l'état des start up aujourd'hui, avec ceux qui les soutiennent ; un autre sur la participation citoyen-



ne dont le développement est largement favorisé par les outils numériques. Plus léger, un chouette reportage graphique intitulé Le poids des bulles et une critique d'expo. C'est agréable pour le lecteur de pouvoir aller à fond dans un dossier, avec des angles et des rédacteurs différents. Il semble y avoir une vraie honnêteté intellectuelle, sans parti pris ni biais politique. La primauté donnée à la communication amène à repenser les relations entre les gens et le pouvoir, les habitants d'une commune et les élus, les citoyens et les administrations. Ils font appel à des contributeurs, avis aux intéressés, allez voir le site.

LONG COURS Trimestriel, n° 2, déc./fév. 2013, 194 pages, 14,90€.

www.revue-longcours.fr
Président du Directoire du Groupe Express-Roularta et directeur de la publication Rik De Nolf, rédacteurs en chef Isabelle Brokman, Tristan Savin. www.revue-longcours.fr
Beaucoup de photos et de très belles illustrations. Une belle recherche esthétique. Pas de publicité. « Nous demandons à des écrivains de décrypter l'actualité, en leur donnant du temps et de l'espace ». Le ton est donné ; on parle ici d'évasion et de réflexion, hors des sentiers battus. Les rubriques s'intitulent reportage, enquête, sciences, explorateur, vies d'ailleurs, pionnier, inédit... Vous lirez donc des textes inédits de William Boyd, Roberto Saviano, Sylvain Tesson, Alexandre Kauffmann et bien d'autres. Peuples méconnus et sujets de société. Ici aussi, un « récit

graphique » et une très belle mise en page.

Il sera question de voyages, et ici particulièrement l'Inde et les États-Unis ; l'Inde et ses paradoxes, l'Amérique « accrochée à ses gisements de pétrole ». Le monde protéiforme et criminel de la drogue. Un grand dossier est consacré à « Vivre sans Dieu » : des athées américains aux laïcs israéliens, en passant par les évangéliques brésiliens, avec le témoignage très subtil d'une écrivaine libanaise issue d'une famille chiite et qui évoque son enfance et son adolescence au sein d'une famille et d'une école très religieuses. Un autre s'intéresse aux « Mapuches », peuplade dont la survie est menacée au Chili. Les articles sont très « écrits », et prennent le temps de la description, de l'analyse, avec une empathie lucide. Cette revue est la plus littéraire, me semble-t-il.

On ne trouvera pas dans ces revues ce qui fait le « buzz » dans les autres. Pas de « coup médiatique ». Pas de concurrence possible avec le nouveau journalisme vu sur la Toile. Notre ordinateur (smartphone, tablette etc.) nous envoie un flux continu d'informations du monde entier. C'est un outil incomparable, imbattable, mais c'est aussi un outil avec ses limites. Est-ce un luxe que souhaiter prendre le temps de lire ? Il me semble qu'il peut y avoir la nécessité et l'exigence d'une information continue et réactive, mais qu'il peut y avoir aussi une autre forme d'information tout aussi nécessaire. Et qu'en tous les cas, il faut pouvoir choisir. Comme le dit le Manifeste

de XXI, « les lecteurs sont appelés « consommateurs d'information » et le journaliste « technicien de l'information ». Est-ce cela que nous souhaitons ?

« Ce dont les médias ont besoin actuellement, c'est de chair. Pour que les médias reviennent à la vie, ils n'ont pas d'autre choix que de redevenir des êtres vivants », dit le philosophe japonais Uchida Tatsuru (supplément de Zoom Japon, printemps 2012, cité dans le Manifeste de XXI, n°21). Réponse satisfaisante, non ?

C'est le nombre des lecteurs qui permet l'absence de publicité et garantit donc l'indépendance. Se tenir éloigné des grands potentats de la finance et des médias permet de se protéger, et de tenir (et retenir) ses lecteurs pour des partenaires au lieu de les considérer comme des « cibles ».

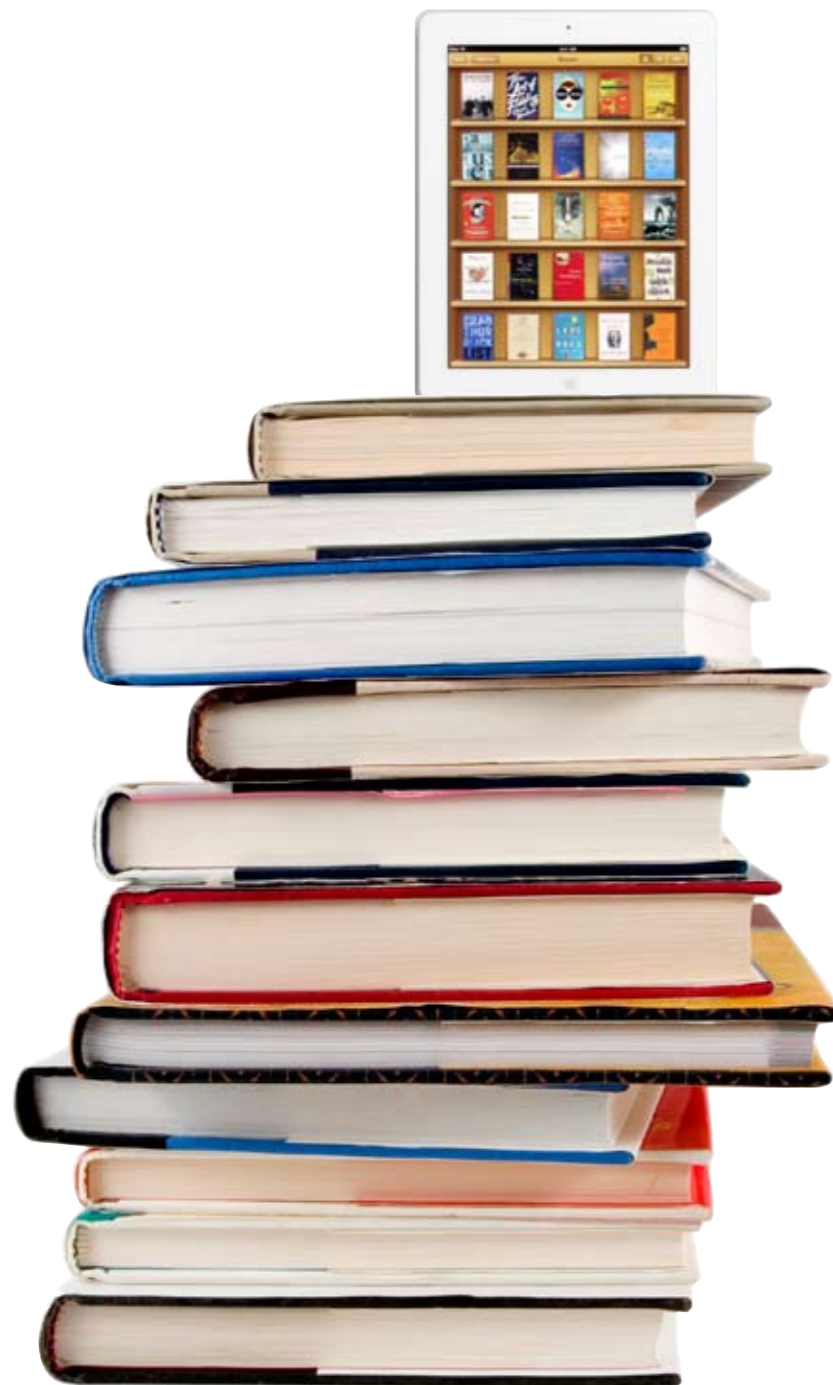
Ces nouvelles revues ont des sensibilités et des centres d'intérêt différents. Elles peuvent pourtant chacune trouver des lecteurs très variés. Elles ont en commun la volonté de donner des informations transversales sur un sujet, ce qui offre une lecture objective, utile et enrichissante. Elles pratiquent aussi une sorte d'humanisme au sens classique du terme, qui s'allie à des sujets très contemporains, avec une mise en pages et des identités visuelles très modernes aussi. Et elles se veulent plutôt ouvertes à des contributions nouvelles, des idées d'articles, cultivant l'échange et le partage d'une même passion pour l'écriture, l'image et l'information telle qu'on la rêve et telle qu'on la trouve, ou presque. ■

Marie-Odile Carpentier

Histoire

Une belle histoire à porter au crédit de Napoléon I^{er}, et à rapprocher de nos lectures vagabondes d'aujourd'hui.

Bibliothèque de voyage et livre numérique



Depuis la naissance du livre numérique, à la question traditionnelle : quel livre emporteriez-vous sur une île déserte ?, il est aujourd'hui normal de répondre : un livre numérique bien rempli, 2 000 titres environ... et un chargeur solaire.

Ceci n'est plus un livre, mais une bibliothèque de voyage, bien plus discrète que celle d'un grand vizir accompagné dans ses déplacements par une caravane de 1 700 dromadaires, chargés de livres et de rouleaux manuscrits de cette collection évoquée par Erik Orsenna dans *Sur la route du papier*¹. Bien que, en 1809, on ne lui ait pas encore posé la question, Napoléon I^{er} déplorait l'impossibilité de systématiser des formats de livres, compagnons de pacifiques voyages ou de glorieuses campagnes ; il adressa ses réflexions à son bibliothécaire qui les transforma en désirs.

Les principes de base

« Contenu :
3 000 ouvrages d'Histoire divisés en cinq parties :

- 1) Chronologie et Histoire universelle ;
- 2) Histoire ancienne par les originaux
Histoire ancienne par les modernes ;
- 3) Histoire du Bas-Empire par les originaux
Histoire du Bas-Empire par les modernes ;
- 4) Histoire générale et particulière, comme « l'Essai sur l'Histoire » de Voltaire ;

5) Histoire Moderne des États de l'Europe, France, Italie, Espagne, etc.

Recommandations :

Faire entrer dans la collection : Strabon², les cartes de Danville, la Bible et quelques histoires de l'Église...

Choisir un certain nombre d'hommes de lettres, gens de goût, chargés de recevoir les textes et de les lire pour les corriger :

supprimer tout ce qui est inutile, les notes d'éditeur en particulier ; les textes grecs ou latins ; conserver seulement la traduction française, excepté quelques ouvrages en italien. »

Le choix des ouvrages

Déjà, en 1798, Bonaparte, chef de l'armée d'Orient, avait indiqué par écrit les ouvrages à réunir dans une bibliothèque de camp :

« Pour les tragédies :

Corneille, ce qui est resté ;

Racine, ôtez Les Frères ennemis, Alexandre, Les Plaideurs ;
Crébillon : Rhadamés, Atrée et Thyeste ;

De Voltaire : ce qui est resté à l'exception d'une foule de lettres, mémoires, discours, dissertations inutiles ;
Même observation pour Rousseau et son Émile. »

Dans une autre missive, Napoléon condamnait certains choix du bibliothécaire :

« Les romans qui nous parviennent sont détestables, des ordures qui ne font qu'un saut de la valise du courrier dans la cheminée... Envoyez le moins de vers que vous pourrez, hormis ceux de nos grands poètes, c'est-à-dire rarement... »

Formats et typographie

L'Empereur condamne le format in-12 qui tient trop de place.

« D'ailleurs les ouvrages imprimés dans ce format sont, presque tous, de mauvaises éditions... »

Il préférerait que les trois mille titres de sa bibliothèque de voyage adoptent le format in-18, plus petit que l'in-12, et rassemblent, sous une couverture très fine, 400 à 500 pages d'un papier vélin très mince...

« Imprimer les beaux caractères Didot, sans marges, pour ne point perdre de place ; ouvrages à dos brisé et détaché, reliés avec élégance et régularité ».

À noter que cette page à lire désirée par Napoléon précède d'à peine deux siècles la page de la nouvelle façon de lire que propose l'actuel « kobo » (le livre numérique de la Fnac, anagramme de « book »).

En définitive, l'Empereur prie M. Barbier « de tracer le plan de cette bibliothèque et d'étudier le moyen le plus avantageux et le plus économique pour réaliser ces 3 000 volumes.

Pour leur transport, les 3 000 volumes seraient placés dans 30 caisses en acajou. Chaque caisse accueillerait trois rangs de 33 volumes...

La première série terminée serait suivie par 3 000 Histoires naturelles, 3 000 Histoires de voyages, de littérature, etc. »

Le devis

En 1809, le bibliothécaire présente la dépense envisagée pour l'édition de 3 000 volumes d'environ 500 pages chacun :

« Dans le cas où on imprimerait à 100 exemplaires hors commerce, la dépense pour l'impression et la reliure en veau serait de

4 080 000 F, y compris le papier et les honoraires des hommes de lettres chargés de la révision des ouvrages et de la correction des épreuves. Pour les frais de reliure en maroquin, 355 000 F. Dépense totale 4 435 000 F.

Il faudrait ajouter à l'une ou l'autre de ces sommes 1 000 000 F pour la réalisation des cartes géographiques. Enfin, les 30 caisses en bois d'acajou pour contenir les 3 000 volumes coûteront 10 000 F.

Les hommes

Il faut engager :

25 hommes de lettres pour les travaux littéraires, les retranchements à faire, la correction des épreuves ;

2) 20 compositeurs d'imprimerie ;

3) avec un chef très versé dans la pratique de l'imprimerie, on fabriquerait 1 volume ½ par jour, soit 500 volumes par an. Il faudrait donc 6 ans pour l'exécution des 3 000 volumes ;

4) si, au lieu de 100 exemplaires, on en tirait 300, pour en mettre 200 dans le commerce, leur vente, à 5 F le volume, rapporterait 3 000 000 de francs. »

L'Empereur accepta le devis.

On fit des essais.

Mais Napoléon n'eut pas le temps de donner suite à ce projet extraordinaire. ■

Pierre Duplan

Extraits de « l'Encyclopédie moderne » publiée par MM. Firmin Didot Frères. Article typographie. Tome n°26, p 862-864.

1. *Sur la route du papier : Petit précis de mondialisation III*, Stock, février 2012.

2. Strabon, env. 58 av. J.C. - env. 25 ap. J.C., géographe grec, établit la carte de la totalité du monde antique au début de l'empire romain.

Les coups de cœur de Nadine

Entre le conte et l'expérience de vie, des invitations au voyage.

La maison *Stella Cadente*

Un jour, chez le coiffeur, je feuillette un *Gala* et je découvre... « La maison d'hôte Stella Cadente » ! Waah ! quelle merveille !, quelle originalité ! quelle créativité ! quelle imagination ! Je me promis d'aller la visiter... Le temps passe... Je feuillette un *Point de vue* et oh ! joie ! encore un bel article de photos colorées sur « La Maison Stella Cadente » ! Je me dis qu'il faut vraiment que j'aille voir ces décors magiques de mes propres yeux !

Puis, je vais voir une exposition en dehors de Paris avec un ami, et la voiture a un problème qu'il faut régler chez un garagiste, le plus proche, à Provins ! Oh miracle ! enfin je suis à Provins et je peux admirer cette maison unique, décorée par la créatrice de mode sur le thème

« Alice au pays des merveilles ! » et là Alice, c'est moi et je suis au pays des chambres merveilleuses à découvrir... « Chat botté », « Reine des Neiges », « Moulin rouge », « Alice », « Suite Peau d'âne », ces noms font déjà rêver... Les couleurs sont chaudes et les mélanges détonants ! l'ambiance cosy et mystérieuse, les objets, ludiques et atypiques, les lampes des feux d'artifices !

Il y a une première solution, c'est d'aller sur le site pour satisfaire sa curiosité. Deuxièmement y faire une visite découverte. Et troisièmement, la meilleure ! s'offrir où se faire offrir une nuit de rêves dans cette demeure bourgeoise du XIX^e siècle et rêver sans fin dans cet univers féerique ! Et en profiter, pour découvrir Provins, cité



médiévale classée au patrimoine de l'Unesco, à 80 km au sud-est de Paris, où ont lieu, l'été, de très beaux spectacles médiévaux, avec aigles majestueux et costumes d'époque et, l'hiver, prendre un savoureux chocolat chaud à la rose, spécialité et symbole de Provins, rapportée des croisades par Thibaut de Champagne en 1240, après une promenade hors du temps sur les remparts et dans la vieille ville !

Que de bonheurs ! ■

www.stella-cadente.com, www.maisonprovins.com, 28 rue Maximilien Michelin 77160 Provins.

La maison des lumières



Si vous aimez Magritte, la peinture, l'amour, le questionnement, le suspense, l'originalité, l'imagination, la créativité, la spiritualité, ce livre est fait pour vous ! Si vous n'aimez pas tout cela, cela vaut quand même le coup de le lire ! vu qu'il n'est pas très gros, et que c'est Van Cauwelaert qui l'a écrit ! Quelle imagination débordante ! quelle inventivité ! c'est un livre initiatique ; qui parle de *NDE* (Near Death Experience, Expérience de mort imminente), de chamanisme, de plantes, de recherches médicales, de la force de l'amour, du pouvoir de l'art, de la peinture... Une histoire incroyable et pourtant... : « le but de toute vie est de faire circuler l'information, par l'amour, l'intelligence, le conflit. »

Un livre passionnant à ne pas rater ! ■

Didier Van Cauwelaert, *La maison des lumières*, Albin Michel, 2009, 5,60€

Le Livre du Voyage



Bernard Werber nous promet le plus extraordinaire des voyages, cela est vrai ! C'est un voyage qui ne coûte pas cher (4 euros), qui ne nécessite pas de valises (quelle joie !), pas de vaccins (ouf !), pas de décalages horaires (chouette), pas de passeport (super). Un voyage qu'il faudrait vraiment impérativement essayer, un voyage surprenant, un voyage bienfaisant pour l'esprit, le cerveau, l'âme, le corps, le cœur ! Un voyage qui ouvre sur un monde inconnu, des horizons cachés, des vues surprenantes, des images inoubliables, des visions grandioses, des émotions fortes, des sentiments profonds, des souvenirs plein la tête ! Un voyage qu'il faudrait bien faire avant de quitter cette terre ! Un voyage bon pour la santé ! A tenter !

Pour tous ceux qui aiment les voyages et pour ceux qui ne les aiment pas ! Bernard Werber nous fait un beau cadeau ! à vous de le faire à vos amis et proches ! ■

Bernard Werber, *Le Livre du Voyage*, Le livre de poche, 2001, 3,90€

Nadine Adam

Nos droits

La citoyenneté européenne

La citoyenneté européenne qui nous concerne tous avec le développement des institutions a pris naissance à travers une série de droits successifs, d'abord économiques puis politiques, bénéficiant aux personnes ayant déjà la nationalité de l'un des États membres de l'Union européenne.

La première organisation réunissant les états (6) fut la Communauté du Charbon et de l'Acier, en avril 1951 (CECA).

Un développement plus important devait se produire avec le traité instituant la Communauté économique européenne, dit Traité de Rome, le 25 mars 1957. Il s'agissait d'une Union douanière évoquant la notion de ressortissant de la Communauté, qui bé-

néficiait de la liberté de circulation et de la non-discrimination exercée en fonction de la nationalité. Plus tard, le Parlement européen devait, en février 1984, voter un Traité de l'Union dont l'article 3 disposait que « les citoyens des États membres sont citoyens de l'Union et participent à la vie politique ».

Le traité de Maastricht du 7 février 1992 consacrait la citoyenneté de l'Union et son article 88 concernait le vote et l'éligibilité.

Le Traité de Rome a été signé pour la France par le ministre des Affaires étrangères Christian Pineau, père de notre regretté Secrétaire général Gilbert Pineau.

Le 17 novembre 1993, le Parle-

ment européen adopta la proposition de Directive organisant le vote et l'éligibilité pour les élections européennes de 1994. Le Conseil européen de Nice consacra, les 7-11 décembre 2000, la Charte européenne des Droits fondamentaux, dont l'article 39 confirmait le droit de vote et l'éligibilité au Parlement européen et l'article 40 les mêmes droits pour les élections municipales.

De même, la liberté de circulation et de séjour sur le territoire des États membres était visée par l'article 45.1. Le droit d'accès aux documents du Parlement européen, du Conseil et de la Commission était formulé par l'article 42.

Le droit de pétition devant le Parlement européen était affirmé pour les citoyens de l'Union (art. 44). La protection diplomatique et consulaire permettant à un citoyen de l'Union, dont le pays n'est pas représenté dans un pays tiers, de faire appel aux autorités diplomatiques d'un autre état de l'Union représenté dans ce pays tiers, faisait l'objet de l'article 46. Sur le plan linguistique, l'article 41.4 retenait que « toute personne peut s'adresser aux institutions de l'Union dans une des langues des traités et doit recevoir une réponse dans la même langue. »

Ainsi, à l'aube du vingt-et-unième siècle, un ensemble de droits est clairement formulé pour les ressortissants de l'Union.¹ ■

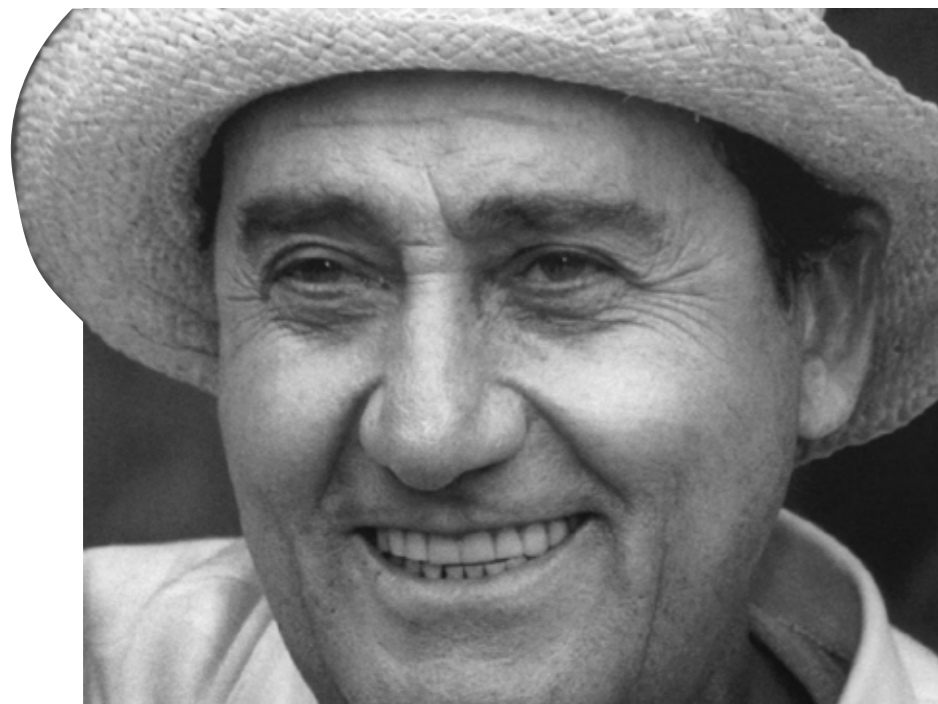
Georges Robert



1. *Le Livret du citoyen européen*, Mouvement Européen France, 35 rue de Rennes 75006 Paris.

En balade

Petite lettre de Rome



Il est une vieille gloire toujours placée au plus haut dans le cœur du peuple romain : Alberto Sordi. L'acteur est mort à 83 ans en février 2003 et, 10 ans après, il a droit à une série d'hommages à Rome : une exposition «Alberto Sordi et sa Rome» emplit d'objets personnels et d'archives privées, au gigantesque Complesso del Vittoriano place de Venise ; des projections en grande pompe de ses meilleurs films et sur l'histoire de sa vie qui fut toute romaine ; l'inauguration d'un «Viale» à son nom dans le parc de la Villa Borghese (alors que Rome compte déjà une «Galleria Sordi» devant la Colonne Trajane) ; un concert des partitions de ses films à l'Auditorium ; une soirée au Colisée où

résonnera sa voix tandis que des extraits de ses films et son visage débonnaire défilent sur les marbres antiques ; sa voix qu'on entendra encore dans les couloirs du métro et dans les autobus... voilà l'«Albertone», comme tout un chacun l'appelle encore affectueusement, et qui a incarné le Romain de la petite bourgeoisie avec ses vices et ses vertus, ses comportements et ses habitudes, ses rites et ses mythes. L'homme du peuple qui s'était fait roi, a-t-on pu dire. La vitalité et le caractère qu'il dégageait sont aussi beaucoup liés à l'après-guerre, à la reconstruction du pays et au boom économique des années 60. Devenu célèbre, il habitait une villa énorme, meublée d'antiquités

“ Un mélange d'ironie féroce et de grande piété, de vertus civiques et de bassesse un peu fourbe.

et des distinctions reçues, donnant sur les Termes de Caracalla et en surplomb sur la Via Appia Antica - et qui sert encore de référence aux automobilistes ! Le documentaire filmé des frères Verdone, à la présentation duquel j'étais présente, dévoilait sa salle de bain avec le fauteuil du barbier traditionnel (comme il en est encore dans les vieilles échoppes), un lit à baldaquin, un théâtre privé de belle taille...

De ses deux soeurs qui vivaient avec lui, lui survit Aurelia, dont il n'aurait pour rien au monde le dimanche manqué les «polpette», et qui est son portrait craché en plus large. Il ne se maria jamais car - dit - «ça aurait été introduire une étrangère dans la maison» .

Il incarnait tellement «la romanité» que, pour ses 80 ans, le maire de Rome Veltroni l'avait ceint de l'écharpe tricolore et l'avait fait maire pour 24 heures !

Alberto Sordi écrivit aussi sur sa fin des articles savoureux pour *Il Messaggero*, en s'opposant au monde moderne qui détruisait sa Rome provinciale et haute en couleurs.

Ce fut aussi, discrètement, un homme très généreux. C'est à l'écran qu'il réservait son rôle de personnage à la fois antipathique et attachant, qu'il imposait avec un vrai délire et une excentricité totale. C'est finalement sa grande

humanité qui touchait : un mélange d'ironie féroce et de grande piété, de vertus civiques et de bassesse un peu fourbe.

Parmi ses 56 films tournés à Rome, outre le fameux *Un americano a Roma*, m'ont marqué *Il marchese del Grillo* et *Lo scopone scientifico*. Au milieu de tant d'autres, dans sa filmographie (il fut acteur, auteur, metteur en scène), l'on croise Giulio Andreotti, Federico Fellini, Brigitte Bardot...

À sa mort, on lui fit une chapelle ardente au Campidoglio. Une foule océanique suivit son enterrement, pendant et après la cérémonie à San Giovanni in Laterano.

Vous avoir mentionné cette basilique, qui (plus que la basilique Saint-Pierre, universelle par définition) est celle de Rome donc de son évêque donc du pape qui est l'évêque de Rome, m'incite à vous parler de la renonciation du pape Benoît XVI. Elle bouleverse tout le pays, que l'on y soit catholique ou pas.

Comment passer sous silence la vie de ce très petit État souverain qu'est le Vatican, tellement imbriqué dans l'Histoire de l'Italie. D'autant que, vivant près du pont Saint-Ange, il me suffit de traverser ce dernier (tout en butant contre un fakir, un musicien-batteur dont les instruments sont des bidons de plastique, des légionnaires de l'Antiquité fraîchement immigrés, des vendeurs de toutes origines proposant des sacs «de marque» ou des foulards) pour prendre la via della Conciliazione (une création mussolinienne, toute droite comme nos boulevards haussmanniens) et être embrassée par la double colonnade

du Bernin, symbole du Christ accueillant la chrétienté. Saint-Pierre est là, avec toujours une file interminable de visiteurs, filtrés par la Sécurité. Je vous conseille d'y aller plutôt à l'ouverture des portes à 8 heures, vos pas résonneront, seuls ou presque, dans toute cette grandeur que l'on soit catholique ou non...

Le 4 février dernier, un concert dans l'enceinte du Vatican même, dans l'imposante et moderne salle Nervi, a célébré, avec un peu de Verdi et beaucoup de Beethoven, le 84^{ème} anniversaire des Accords du Latran ; derrière l'orchestre, en fond de scène, une spectaculaire sculpture d'ange un peu apocalyptique dont la couleur a changé au cours du concert ; les invités de marque y étaient le Président de la République Giorgio Napolitano, 87 ans, très droit et de belle allure, et Benoît XVI, 85 ans, frêle et irradiant ; derrière eux, Mario Monti. Le Président, un homme de haute stature morale, venu du Parti communiste, et qui entretient d'excellents rapports scandés de rencontres politiques et... musicales avec le Pape, avait déjà prévenu qu'il quitterait ses fonctions en mai 2013 ; le Pape paraissait, lui, éprouvé mais n'avait encore rien dit de ses intentions. Monti avait fait il y a un an la quasi unanimité lorsque Napolitano l'avait imposé à la tête d'un gouvernement de techniciens de la dernière chance : nous le contemplions ce soir-là avec des sentiments plus mélangés car il s'était depuis lancé dans l'arène politique et avait créé son Parti. ■

Dominique Dumarest
Baracchi Tua



